

ESPRIT

Monnaie, souveraineté et lien social

*L'euro ou comment créer une nouvelle valeur
Les moyens d'action économique de l'Europe
Manifeste pour l'économie humaine*

Michel Aglietta, Jacques Généreux, Pascal Lamy, Jean-Paul Maréchal



Langue française, langue plurielle ?

Abdelwahab Meddeb, Alain Rey

Polémique sur les anthropologues en Amazonie

Clifford Geertz

Les nouvelles démocraties d'Europe, l'Otan et la Russie

Václav Havel

Drogues et dépendance

Nicole Maestracci

1901-2001, un siècle de vie associative. Les oppositions à la guerre d'Algérie.

Les vingt ans du sida. L'affaire de l'hépatite B.

Philosophie de Fernand Dumont. Catherine et les garçons.

Juillet 2001

Vivre parmi les « anthros »

Clifford Geertz*

« Les anthropologues ont laissé une empreinte indélébile sur les Yanomamis. En fait, le terme *anthro* est entré dans le vocabulaire des Indiens, et ce n'est pas vraiment un mot tendre. Pour les Indiens, *anthro* en est venu à signifier le contraire de son sens grec originel, "homme". Les Yanomamis pensent qu'un *anthro* est un être inhumain surpuissant, aux tendances très dérangées et extrêmement bizarres – un dieu de l'Olympe en plein délire. »

Patrick Tierney, *Darkness in Eldorado*
How Scientists and Journalists Devastated the Amazon
(Norton, 2001)

« Notre terre, notre forêt mourra seulement si l'homme blanc la détruit. Alors, les cours d'eau disparaîtront, la terre deviendra sèche, les arbres se dessècheront et les pierres des montagnes se fendront sous l'effet de la chaleur. Les esprits xarpiripë qui vivent dans la montagne et jouent dans la forêt s'enfuiront. Leurs pères, les chamans, ne pourront plus les appeler pour qu'ils nous protègent, la forêt deviendra sèche et nue. Les chamans ne pourront plus empêcher les épidémies de fumée, ni les esprits malins qui nous font tomber malades. Alors, tous mourront. »

Davi Kopenawa Yanomami¹

« La tribu Yanomami, dans la forêt tropicale [amazonienne], s'est toujours beaucoup inquiétée de la possibilité de perdre son territoire. Mais jamais auparavant cette bataille n'avait comporté une quelconque incursion du cyber-espace. La tribu combat aujourd'hui une femme de Floride qui a déposé le nom "yanomami.com" et propose d'en revendre les droits pour 25 000 \$. "Le nom Yanomami n'est pas à vendre", a répondu le chef tribal Davi Kopenawa Yanomami. Par une pratique qui est devenue incroyablement habituelle, qu'on appelle le "cybersquatting", cette femme a déposé l'adresse au World Wide Web après avoir entendu parler d'un prochain film hollywoodien sur la tribu. »

Newsday, 15 octobre 2000

* Anthropologue, professeur émérite à Princeton (Institute for Advanced Study). Auteur notamment de *Ici et là-bas*, Paris, Métailié, 1996. Cet article est paru le 8 février 2001 dans *The New York Review of Books* sous le titre "Life Among the Anthros".

1. Dans Claudia Andujar, *Yanomamai*, Brazil, Curitiba, 2000, p. 100. C'est un très beau livre avec des photographies des Yanomamis, et une courte description ethnographique faite par l'anthropologue français Bruce Albert. On y trouve aussi les réflexions personnelles de la photographe Andujar et de Davi Kopenawa Yanomami, un des principaux porte-parole du peuple Yanomami.

Vivre parmi les « anthros »

« Voici le couteau de survie de l'explorateur Brewer », dit Charlie... « Une lame inoxydable de 4 pouces 1/4, une solidité de 56-58 sur l'échelle de Rockwell, une scie de 2 pouces 3/4 du manche à la pointe, à gauche on trouve un clinomètre de 180 degrés afin de calculer la hauteur des montagnes, à droite des instructions pour les signaux sol-air... [il] se transforme... en pinces coupantes... et également en harpon [qui contient] 6 hameçons... une ligne en nylon, 2 plombs, 1 flotteur pour pêcher, une lame exacto, 2 aiguilles de couture, trois allumettes, une pierre à feu, et une aiguille de suture avec le matériel de suture. Il est fabriqué par Marto de Tolède et importé aux États-Unis par Gutman au prix de 150 \$. Mais je vous l'offre, à vous et à Simon. Il est parfait pour écorcher les alligators. Et lorsque les Yanomamis vous auront attaqués, vous pourrez toujours vous recoudre mutuellement les trous laissés par les flèches. »

« Les Yanomamis ? »

« Ouais, le peuple le plus violent qui existe sur terre. Certains anthropologues pensent qu'ils furent le premier peuple à atteindre l'Amérique du sud à partir du nord. Ils ont la peau très claire, et parfois les yeux verts. Ils constituent le groupe le plus nombreux d'Indiens de la forêt tropicale resté hors d'atteinte de la civilisation. Ils terrifient les autres Indiens. Mon ami, Napoleon Chagnon, a donné pour titre au livre qu'il a écrit sur eux « le peuple féroce » – je vous en donnerai un exemplaire, et puis aussi un du livre de Jacques Lizot *les Histoires des Yanomamis*. C'est très facile à comprendre ; ils font pousser quelques plantains, mais ce sont surtout des chasseurs-cueilleurs, et on ne trouve pas beaucoup de nourriture dans ces forêts. Alors, quand les temps sont durs, ils tuent les filles nouveau-nées ; de sorte qu'il n'y a jamais assez de femmes pour tout le monde, et qu'ils se battent entre eux. Au sein de la tribu, dans des duels codifiés, ils se tapent les uns les autres sur la tête avec des gourdins de dix pieds de long. À l'extérieur de la tribu, ils font des raids dans les autres villages pour enlever des femmes et tuent les hommes avec des flèches de 6 pieds de long trempées dans du curare. En plus de tout cela, ils ne possèdent pas le concept de mort naturelle, si bien que lorsque quelqu'un meurt de la fièvre, c'est forcément le résultat de la magie maligne exercée par un chaman ennemi. Chaque mort doit être vengée. »

Je restai là, stupide, avec l'énorme couteau Brewer de l'explorateur à la main.

« Et tout ça, ça continue encore aujourd'hui ? », demandai-je, choqué.

« Ils s'entre-tuent, dit Charlie, *en ce moment même*. »

Redmond O'Halon, *In Trouble Again:
A Journey between the Orinoco and the Amazon*
(Atlantic Monthly Press, 1988, p. 17-18)

NOUS ENTRONS, nous dit-on, dans un âge sans poids, sans friction, où la vitesse est celle de la lumière. Dans cet âge, nous ne serons pas autre chose que les points nodaux d'adresses, pris dans le flux infini de paquets d'information, des porteurs de message tourbillonnants et continuellement assaillis en toutes directions. Pour la vie universitaire, il s'agit plus d'un spectre que d'une quelconque réalité : malgré les promesses (ou les menaces) de livres électroniques et de thèses de doctorat téléchargeables, de boîtes aux lettres électroniques débordantes, la communication conserve une allure à peu près humaine et des manières plus ou moins policées. Quoi qu'il en soit, ceci risque de ne plus durer très longtemps, si l'on en juge par le tumulte d'accusations et de contre-accusations qui a accompagné sur la toile la

rumeur d'une sévère mise en accusation portée par Patrick Tierney, dans un livre intitulé *Darkness in El Dorado*, des pratiques des anthropologues dans la forêt amazonienne du Venezuela. Des coutumes académiques aussi solidement établies que de lire un livre avant d'en faire le compte rendu, de faire circuler les épreuves avant la publication, et même de polémiquer en utilisant une argumentation logique sont peut-être bien en train de toucher à leur fin – ruines et reliques d'un temps moins pressé. Dans le cyberspace, c'est la rapidité qui compte. La rapidité et le bruit.

Une parution polémique

La première fois qu'on a entendu parler de la parution imminente du *J'accuse* de Patrick Tierney, c'est sous la forme d'un courrier électronique de six pages très denses envoyé au « Président et au président élu » de l'American Anthropology Association (AAA), environ deux semaines avant la date annoncée de parution de l'ouvrage (et deux mois avant sa sortie effective), par deux spécialistes connus de l'Amazonie et militants des droits de l'homme, Terence Turner, professeur d'anthropologie à l'université de Cornell, et Leslie Sponsel, professeur d'anthropologie à l'université de Manoa à Hawaï².

Quelle était la teneur de ce courriel ? « Nous écrivons dans le but de vous informer d'un scandale imminent qui risque d'entacher aux yeux du public toute la profession des anthropologues américains, de susciter une intense indignation et qui provoquera une réaction parmi les membres de l'association. » Ils avaient obtenu une copie pirate du livre d'un « journaliste d'investigation » décrivant « les activités d'équipes d'anthropologues et de chercheurs scientifiques parmi les Yanomamis du Venezuela pendant les cinquante-cinq dernières années » – activités qui, « par leur ampleur, leur caractère criminel et leur gravité [sont] sans pareil dans l'histoire de l'anthropologie ». L'AAA, dont l'assemblée annuelle doit se tenir dans soixante jours, « ne manquera pas d'être interpellée par les médias et par ses propres membres et devra adopter une position collective sur les problèmes

2. Turner a dirigé une ancienne commission de l'American Anthropology Association chargée d'enquêter sur la situation des Yanomamis brésiliens en 1990-1991 ; Sponsel a présidé l'Association Committee for Human Rights de 1992 à 1996. Pour le moment, il n'existe pas encore de conventions pour la citation des communications faites sur internet qui empruntent souvent des routes longues et tortueuses pas toujours aisées à identifier, lien après lien, avant d'arriver sur notre écran. (La référence précise des sources utilisées pourrait également bien faire figure de tradition éculée.) Je n'ai donc pas cherché à fournir les adresses de mes citations de textes électroniques car elles sont trop longues, difficiles à déchiffrer, fuyantes, et souvent disparues lorsqu'on cherche à les retrouver. J'en ai toutefois conservé une liste que je peux envoyer par internet (!) si on me la demande. Une liste importante, mais évidemment incomplète de « plus de 300 liens » (sans doute plus proche de 1 000 ou 2 000) portant sur le débat se trouve sur le www.anth.uconn.edu/gradstudents/dhume/index4.htm.

soulevés [par ce livre], et prendre des sanctions appropriées. Plus vite vous [en tant que présidents de l'association] êtes informés de l'histoire qui devrait éclater de manière imminente, mieux vous serez préparés à la gérer ».

Dans ce livre, « le principal scandale » est un vaste programme d'étude des Yanomamis, financé par la Commission à l'énergie atomique au titre de son effort d'après Hiroshima pour déterminer l'effet des radiations sur l'homme, programme lancé au milieu des années 1960 « par le généticien James Neel et auquel prirent part Napoleon Chagnon, Timothy Asch et de nombreux autres anthropologues ». Tierney « présente des preuves convaincantes » du fait que Neel (qui dirigea les études sur la radiation dans le Japon d'après-guerre) et Chagnon (probablement le plus éminent et, sans doute aussi, le chercheur le plus controversé sur les Yanomamis) « ont volontairement très largement exacerbé et probablement provoqué l'épidémie de rougeole qui a tué “des centaines, et peut-être même des milliers” de Yanomamis » en 1968 en leur inoculant un vaccin de conception ancienne, au virus vivant et probablement « contre-indiqué ». Après quoi, « ils ont refusé toute assistance médicale aux Yanomamis malades et mourants, sur ordre explicite de Neel ». Ce dernier, soucieux de tester ses « théories eugénistes extrémistes » dans une société humaine « naturelle et vierge de tout rapport avec la civilisation, affirmait avec force à ses collègues qu'ils n'étaient présents que pour observer et consigner l'épidémie, et non pour... apporter une aide médicale ».

De plus, Chagnon et Asch, réalisateur de films ethnographiques avec lequel il travailla une dizaine d'années avant de sombrer dans l'amertume et la récrimination, auraient mis en scène pour des fins documentaires des « guerres » artificielles entre villages, qui se transformèrent souvent en de véritables batailles, avec des effusions de sang réelles. Neel et Chagnon s'allièrent à des « sinistres politiciens vénézuéliens cherchant à prendre le contrôle de terres Yanomamis afin d'y implanter des concessions minières illégales ». Et seul, Chagnon prétendit avoir vérifié et revérifié ses données – dont la plupart étaient en fait comme ses films, des fabulations – afin d'étayer sa conception sociobiologique « néo-hobbesienne » dans laquelle la vie des Yanomamis serait brutale, violente, et congénitalement meurtrière :

Cette histoire cauchemardesque – véritable « cœur des ténèbres » de l'anthropologie qui dépasserait même l'imagination d'un Josef (*sic*) Conrad (mais peut-être pas celle d'un Josef Mengele) [...] Ce livre devrait secouer l'anthropologie jusque dans ses fondations les plus profondes [...]. Le public, et une grande partie des anthropologues, y verront (à juste titre à notre sens) une mise en accusation de la discipline dans son ensemble [et] ce devrait être l'occasion pour la disci-

plaine de comprendre comment des acteurs aussi corrompus et dépravés ont pu répandre si longtemps leur poison ; et comment on a pu leur accorder un tel respect dans tout le monde occidental, à tel point qu'on a enseigné à des générations entières de jeunes étudiants leurs mensonges comme s'il s'agissait de l'introduction substantielle à l'anthropologie.

Et ils indiquaient enfin, comme si tout cela ne suffisait pas à attirer l'attention des présidents :

Le magazine *The New Yorker*, à la fois signe et vecteur de son impact public, a prévu d'en publier de larges extraits, dont la date de parution devrait coïncider avec celle du livre, autour du 1^{er} octobre.

Les réactions

Bien que Turner et Sponsel aient ensuite affirmé (de manière bien peu plausible) que leur lettre était un mémorandum confidentiel qui n'était pas censé être plus largement diffusé, le fait de l'envoyer par courriel l'a rendu immédiatement accessible à toute personne capable de « faire suivre » à n'importe qui d'autre, et le flot de protestations, d'indignations, de cris de joie et de *Schadenfreude* fut d'une très grande ampleur et quasi instantané. Il explosa dans les médias, avec des titres tonitruants : « L'anthropologie macho » (*Salon*) ; « L'anthropologie entre dans l'âge du cannibalisme » (*The New York Times*) ; « Ces chiens enragés d'anthropologues » (*The Nation*) ; « Les gages des impostures anthropologiques » (*The National Review*) ; « Y a-t-il un mal anthropologique ? » (*Slate*) ; « Les Yanomami : que nous leur avons-nous fait ? » (*Time*) ; « Des “Scientifiques” ont tué des Indiens d'Amazonie pour tester leurs théories sur les races » (*The Guardian*). *The Chronicle of Higher Education*, *Science*, *US News*, *USA Today*, *UPI*, *AP*, le *Los Angeles Times Magazine* et l'agence Reuters ont proposé des articles en ligne et fait de gros titres sur le sujet, ainsi que *Forbes*, « l'organe capitaliste », qui porta même son attention par-delà l'anthropologie – « un groupe de penseurs au service d'une cause militante » – jusqu'à la sociologie et la psychologie :

Les gens deviennent sociologues parce qu'ils haïssent la société, et psychologues parce qu'ils se haïssent eux-mêmes.

Au-delà des médias, les tirs de barrage de nombreuses institutions, commentateurs ou associations partirent dans l'une ou l'autre direction. L'université du Michigan, où Neel enseigna près de cinquante ans (il mourut en février 2000, à l'âge de 84 ans, croulant sous les honneurs, à l'exception inexplicable du prix Nobel), mit sur internet une « enquête » de vingt pages, accusant Tierney de poursuivre « une entreprise antiscience ». Une équipe de « biologistes évolution-

nistes » (c'est-à-dire de sociobiologistes) de l'université de Santa Barbara, où Chagnon venait de prendre sa retraite, rendit public un rapport préliminaire de soixante-dix pages intitulé « Le grand mensonge », qualifiant les allégations de Tierney d'ignorantes, malignes, risibles et « délibérément frauduleuses ». Bruce Alberts, président de l'Académie nationale des sciences, et vieil ami de Neel, le défendit dans un article accusant Tierney de causer un « grave tort à un grand scientifique et à la science elle-même ».

Le docteur Samuel Katz, qui contribua à développer le vaccin contre la rougeole utilisé par Neel, envoya un courriel « à diffuser partout où il pourrait empêcher le meurtre posthume de Jim Neel », affirmant que le vaccin n'était pas « virulent », qu'il ne pouvait pas provoquer la rougeole et que cela n'était jamais arrivé en des millions d'applications. (Terence Turner, qui a prétendu n'avoir jamais eu le temps de consulter un expert de son côté, ni peut-être non plus, de reprendre son souffle, a retiré cette partie de l'accusation et s'est excusé auprès de Katz – « Maintenant que j'ai pu moi-même faire des recherches sur la question, je suis entièrement d'accord avec vous ».) Les collègues du cinéaste Asch s'empressèrent de nier qu'il ait jamais pu se livrer à de quelconques mises en scènes en Amazonie ou ailleurs. (Lui aussi est mort – d'un cancer en 1994 –, mais il a laissé entendre à la fin de sa vie que ses films sur les Yanomamis induisaient en erreur et qu'il fallait les retirer de la circulation.)

La publication d'un « large extrait » dans *The New Yorker* fit l'objet d'une violente attaque dans *The Slate*, sous la plume de John Tooby dont le compte rendu était immédiatement suivi d'une réponse acerbe des rédacteurs en chef de *The New Yorker*. La bataille était dès lors bien engagée³. Il ne restait plus à l'American Anthropological Association qu'à s'exprimer d'une manière ou d'une autre, et sa réponse ne se fit guère attendre, pleine de zones d'ombre et de règlements de comptes lors de son assemblée à San Francisco.

Deux séances plénières, bondées de centaines d'anthropologues, de journalistes, d'étudiants et, puisque cela se passait en Californie, d'agitateurs, se tinrent deux soirs de suite. Pour la première, un panel de sept experts avait été réuni : un épidémiologue qui était aussi immunologue, un spécialiste d'éthique médicale, un ancien étudiant du laboratoire de Neel aujourd'hui « enquêteur scientifique » au Venezuela, le directeur du bureau des affaires des Indiens indigènes

3. Voir Patrick Tierney, « The Fierce Anthropologist », *The New Yorker* ; John Tooby, « Jungle Fever », *Slate*, October 24, 2000, 4:00 PM PT ; « The New Yorker Replies » *Slate*, October 27, 2000, 4:45 PM PT. Dans un communiqué séparé, « The Muddied Waters of Amazon Anthropology », le rédacteur en chef du *New Yorker* affirme que Chagnon avait d'abord accepté d'être interviewé en rapport avec les allégations de Tierney, et changea ensuite d'avis, menaçant de faire un procès. Pour les détails, on peut se référer à *Inside Media*, un autre magazine en ligne, October 3, 2000, 6:54 PM.

au Venezuela qui se trouvait être elle-même une indienne Waru, un défenseur désigné par Chagnon (Chagnon, pour sa part, terré dans le nord du Michigan, avait étudié les différentes possibilités et refusé de venir pour alimenter ce qu'il avait appelé « une frénésie où je joue le rôle de l'appât ») ; et, tout au bout de la table, l'air absent et détaché – peut-être se sentait-il seulement perplexe au bout de trois heures d'attaques incessantes –, Patrick Tierney.

L'un après l'autre, les membres du panel, sauf la femme indienne, qui fit remarquer l'absence de voix indigènes dans la discussion et appela à faire participer les Yanomamis à toute enquête future, contestèrent la thèse d'une épidémie provoquée par les vaccins et reprochèrent à Tierney de menacer, par son « approche antiscientifique », les programmes d'assistance médicale dans le monde. Après quoi, Tierney, conciliant, souligna qu'il n'était ni contre les vaccins ni contre la science, qu'il était conscient d'avoir écrit un « livre violemment dérangeant » dont de nombreuses personnes auraient du mal à s'accommoder, et qu'il espérait que les gens de Santa Barbara et du Michigan examineraient avec autant d'attention les travaux de Chagnon que les siens. Sur ce, se sentant peut-être un peu débordé par le nombre, il en resta plus ou moins là.

Le lendemain soir, environ trente personnes, y compris Sponsel (mais pas Turner, qui était exclu du circuit d'interviews Berkeley-Boston) parlèrent chacune environ cinq minutes ; cette nouvelle séance ne contribua pas plus à clarifier les choses car quasiment personne n'avait lu le livre finalement publié le jour même. Le président et le président élu finirent par faire ce que les gens dans leur position font habituellement en de telles circonstances : ils demandèrent à un ancien président de l'association de prendre la tête d'une commission chargée de décider s'il fallait constituer une commission officiellement chargée d'enquêter⁴.

4. Et la bataille continue : Tierney, qui a peut-être repris son souffle, a récemment (le 3 décembre 2000) publié, à travers son éditeur, W. W. Norton, une réponse aux critiques de John Tooby et de Bruce Alberts. Tooby n'est pas, dit-il, « un observateur neutre » mais se trouve être le président de la société pour le comportement humain et l'évolution (Human Behavior and Evolution Society), dont Chagnon était président avant lui, et le « codirecteur de l'université de Californie du département d'anthropologie de l'université de Santa Barbara » qui a financé certains des travaux sur les Yanomami. Tierney affirme que Tooby (« qui a tenté d'empêcher la publication de mon livre ainsi que de comptes rendus impartiaux de celui-ci ») a confondu son livre avec le courrier électronique de Sponsel et Turner, dont les accusations portées à l'encontre de Nell et Chagnon diffèrent des siennes propres et sont portées avec une attention moins scrupuleuse ; puis il dresse la liste de dix exemples d'« erreurs » et de « mauvaises interprétations » de l'article de Tooby dans *Slate*. Contre Alberts (dont le communiqué de presse semble en fait avoir constitué une réponse personnelle plutôt qu'un communiqué de l'Academy), il reconnut avoir commis quelques erreurs mineures, mais nia à nouveau avoir accusé Neel d'avoir volontairement causé l'épidémie de rougeole, se contentant de critiquer son attitude après le déclenchement de l'épidémie. Il accuse également Alberts de déformer certains de ses arguments et fait cette remarque : « L'assaut donné contre [*Darkness in Eldorado*] avant sa publication n'était pas ordinaire, mais guère surprenant non plus, étant donné l'enjeu de la controverse [...] qui a tendu à faire que [le livre] soit apparu comme un livre ne portant que sur les vaccins contre la rougeole et [...] les épidémies en Amazonie [...] [alors qu'il s'agit en

Le mépris

Le livre de Tierney – en trois parties, dix-huit chapitres, 398 sources, 1 599 notes de bas de page –, seul ouvrage nommé pour un grand prix littéraire (le *National Book Award*, catégorie *non fiction*) alors que son auteur, ayant retiré les épreuves de la circulation, était encore en train de le réviser afin de parer aux attaques déjà été publiées contre lui, est, quoi qu'il en soit, plein de situations romanesques. Dans une série de tableaux lâchement reliés – « Rencontres sauvages », « Premiers signes », « Indiens radioactifs », « Les guerres napoléoniennes », « Jardins de désir, chiens de guerre », « Tuez et multipliez » –, le récit progresse, mis à part quelques excursus statistiques et discussions médicales, par les décors, les personnages et les péripéties dramatiques.

Un aventurier politique vénézuélien, environnementaliste et exploitant de mines à ciel ouvert (également inventeur du « couteau de survie de l'explorateur »), descend en parachute dans la jungle afin de séparer deux anthropologues français qui, pour une raison ou une autre, veulent s'entretuer. La maîtresse du président du Venezuela, « tout de blanc vêtue », portant « d'énormes bottes et un chapeau blanc immense », se rend en hélicoptère dans le territoire indien, entourée de journalistes américains, d'agents de voyage et de quelques célébrités, tous désireux de trouver des « villages vierges » et d'« authentiques primitifs ». Chagnon, juste vêtu d'un slip et décoré de plumes, chante et danse ; totalement sous l'emprise d'halucinogènes locaux, il brise des flèches au-dessus de sa tête en « tuant » rituellement un petit garçon terrifié. Des harems homosexuels, des massacres dans des carrières d'or, des histoires de captivité, des chamans mangeurs d'âmes, des invasions de guérilla, quatre missionnaires, l'agonie d'une femme indienne et de son enfant nouveau-né sont filmés par une équipe de télévision britannique impassible. Le tout accompagné de commentaires dits d'une voix d'outre-tombe, accusatrice, explicative et sans merci.

À la fin, les Yanomamis étaient convaincus que Chagnon était tout simplement sur le point de les dévaliser. Il voulait garder un contrôle absolu sur le film, le sang et le budget, et ne voulait leur donner que les miettes de sa table bien garnie. L'homme qui s'était autrefois uni aux Esprits Rapaces atterrissait maintenant en hélicoptère au milieu de [villages indiens] en compagnie du principal [exploitant de mines d'or].

fait] d'un travail qui traite d'un thème beaucoup plus large. » Le texte de la décision du conseil exécutif de l'American Anthropological Association à la suite de l'assemblée du mois de novembre, qui avait promis de prendre une décision en février, se trouve maintenant sur le site web de l'association www.ameranthassn.org/press/eldorado.htm.

Par malheur, [Neel] est arrivé dans la forêt amazonienne avec ses croyances et ses projets d'expériences. [Lui] et ses disciples eugénistes ont rendu perverse la théorie de l'évolution, pourtant impersonnelle par nature : la sélection naturelle est devenue égoïste, meurtrière, cruelle et fourbe. Les médecins formés par l'AEC ont donné aux Yanomamis un marqueur radioactif et un vaccin qui était susceptible d'être fatal aux personnes non immunisées. Les scientifiques ont néanmoins continué à filmer et à faire des prises de sang alors que l'épidémie faisait rage. Ces braves gens ont fait une promenade dans les ténèbres, mais à la lueur artificielle des ténèbres, ils n'ont pas su discerner d'ombre.

La tentative [conduite par Chagnon] de faire des Yanomamis des archétypes de férocité serait pathétique si elle n'était lourde de conséquences politiques à cause des distorsions extraordinaires que ce mythe a perpétuées dans la biologie, l'anthropologie et la culture populaire [...] tout comme les hypothèses de [Margaret] Mead sur la liberté sexuelle et l'éducation des enfants ont fait leur chemin dans les débats politiques. Les Yanomamis féroces de Chagnon sont devenus la preuve pour certains chercheurs en sciences sociales de l'impossibilité de réguler légalement la compétition impitoyable et la sélection sexuelle comme le voudraient des idéalistes pleins de bonnes intentions.

De lourdes accusations exigent de lourdes preuves, ou, tout au moins, une énorme masse de preuves. Pour accumuler une telle somme, Tierney passa onze ans, en grande partie sur place, à retracer des itinéraires, à interviewer les indigènes et à lire les rapports des missions. Il suit ainsi à la trace, sans répit et avec un grand art, les actions compliquées et obscures des principaux suspects, Neel et Chagnon, entre 1966, année d'arrivée du premier à Orinoco son projet en main, et 1995, quand, finalement déclaré *persona non grata* (il avait été déjà expulsé deux fois au moins), le second partit enfin. Le résultat est inégal, souvent vague ou peu substantiel, et parfois tout simplement injuste (ce que de nombreux critiques ont relevé) parce qu'idéologique et fondé sur des suppositions de seconde main. Mais, à mesure que les exemples s'accumulent et que l'on discerne leurs implications, tout commence à s'organiser, même si c'est parfois de manière étrange.

Quelle que soit la cause de l'épidémie de rougeole (et cette question, il faut le souligner, joue un rôle bien moins important dans le livre que dans le débat sur le livre), une chose commence à émerger, cahin-caha : quelque chose allait de travers dans la relation entre ces *soi-disant* « scientifiques », sûrs d'eux et très déterminés, avec leurs caméras, leurs fioles, leurs seringues, leurs carnets de notes, et les « indigènes » assaillis et surpris qu'ils observaient pour leur attribuer certaines caractéristiques – quelque chose dans leur rencontre relevait d'une profonde et mutuelle méprise.

Pourquoi est ce que [ces *anthros*] veulent tant nous étudier ? se plaint un indien qui les a vus travailler vingt-cinq ans durant, et qui se souvient s'être enfui en courant dans la forêt la première fois qu'il les a vus arriver, et préférerait maintenant qu'ils ne soient jamais venus : [ils] ont un cerveau ; les Yanomamis ont un cerveau. [Ils] ont deux yeux ; les Yanomamis ont deux yeux. [Ils] ont cinq doigts ; les Yanomamis ont cinq doigts. Pourquoi cela les intéresse-t-il tant, de nous étudier ?

La méprise

Le problème ne réside pas seulement dans les milliers d'échantillon de sang et d'urine collectés, ni dans les mystérieux marqueurs radioactifs à l'iode, ou les étranges médicaments et inoculations, qui semblent avoir accompagné les maladies plutôt que de les soigner. Ce n'est pas non plus la collation des histoires qui exigeaient la révélation de noms personnels, une question si tabou et si émotionnellement perturbante que les Indiens faillirent tuer Chagnon, qui s'était montré brutal sur la question.

Le problème n'est pas non plus d'avoir relevé des meurtres, des meurtriers et des victimes, ni d'avoir dressé des familles rivales les unes contre les autres, ni d'avoir alimenté la concurrence des chefs à des fins cinématographiques, ni d'avoir corrompu des membres de la tribu à l'aide de haches en fer, de machettes, et parfois même de fusils – toutes ces interventions profondément déstabilisantes pour la culture d'un village d'argile et de bois. Le problème, ce n'est même pas vraiment le plan grandiose (heureusement avorté avec le renversement du président du Venezuela et la fuite de sa merveilleuse maîtresse) de Neel, Chagnon et leurs alliés, ces chasseurs de touristes – chercheurs d'or – qui voulaient « faire de la patrie des Yanomamis la plus grande réserve au monde », une station de recherche et une « biosphère » de 16 000 km² qu'ils auraient administrées eux-mêmes. Le problème, c'est que les *anthros* (et les *medicos*), réductionnistes à l'extrême, concevaient l'objet de leur étude non comme un peuple, mais plutôt comme une population. Les Yanomamis, certes dotés d'un cerveau, de deux yeux, et de doigts, constituaient la population témoin d'une étude dont le centre se trouvait quelque part ailleurs.

Comme ces gens qui n'ont jamais été que des spectateurs extérieurs, Neel – avec sa conception romantique des Indiens, courageux, virils, directs, pittoresques et vierges des désirs corrompus des gens civilisés – arriva chez les Yanomamis avec ses préjugés. Il pensait trouver dans cette communauté, pour lui proche d'une communauté humaine « naturelle » et « intacte », l'une des dernières représentations vivantes de la condition de nos ancêtres. Il pensait que les

forces fondamentales de l'évolution humaine devaient y être plus faciles à discerner que dans les populations plus modernes, où elles sont masquées et déformées par ces institutions dysgéniques qui dégradent les espèces, comme le déclin de la mortalité infantile, les traitements médicaux pour les personnes âgées et pour les handicapés mentaux et physiques, le sursis d'incorporation pour les privilégiés et pour les pacifistes, et la disparition de la polygamie. En particulier, il pensait qu'on devait pouvoir trouver « une association claire », au moins chez les mâles, entre « la capacité » et la performance sexuelle, ce qui supposerait une plus grande fertilité des chefs⁵. C'est à ce programme – « la recherche du gène du commandement » –, que Chagnon, alors étudiant à la recherche d'un sujet de thèse, décida de s'associer, et d'associer sa carrière. Neel écrivit :

Pour ces études, l'anthropologue indispensable devint vite Napoleon Chagnon. Nap [...] vint me chercher à Ann Arbor [...] après avoir entendu parler du programme que nous étions en train de développer. Grâce aux contacts que j'avais déjà pris, il me fut facile de faciliter son introduction parmi mes collègues ; lui, de son côté [...] réunit les profils des villages indispensables à notre travail. [Nous] étions partisans de la même doctrine sur les nuances des caractéristiques [...] génétiques. Ceux qui connaissent bien les écrits de Nap sur les Yanomamis savent à quel point la doctrine avait bien pris⁶.

Elle avait même trop bien pris. Vérifier l'hypothèse darwinienne de Neel – l'appeler ou non « eugéniste » n'est qu'une question de définition – selon laquelle la masculinité, la violence, la domination et l'appropriation des femmes sont liées différemment dans les sociétés tribales en fonction de la fertilité des chefs, et selon laquelle toujours la guerre et l'inégalité sont les forces vives qui distinguent l'homo sapiens des autres primates, voilà le rôle de Chagnon, « anthropologue indispensable » au milieu de tout cela. Il passa un quart de siècle sur le terrain de l'anthropologue et, en dehors, à essayer désespérément de rassembler des preuves pour appuyer les conjectures de Neel, à compter, mesurer, photographier et, peut-être, susciter la violence, aux dépens de son propre sentiment de ce qu'étaient les Yanomamis – des gens moins « féroces » que résistants –, sentiment plus nuancé, plus direct, plus finement détaillé et appuyé sur une observation personnelle. L'ethnographe, connaisseur

5. James Neel, *Physician to the Geene Pool: Genetics Lessons and Other Stories*, John Wiley, 1994, p. 302. Il s'agit d'un livre qui constitue à la fois une autobiographie et un traité de « médecine génétique ». Neel affirme que « l'un des plus grands regrets de notre discipline a été que, malgré de grandes recherches sur la question, nous ne parvînmes jamais à faire un test d'intelligence adapté aux Yanomamis – et même si nous y étions parvenus, les Yanomamis n'auraient jamais eu une motivation suffisante pour le passer sérieusement ». Il a plus tard confessé à Tierney lors d'une conversation téléphonique que son échec à isoler les allèles pour son « index de capacité innée » et donc à poser directement sa théorie du grand homme-très intelligent-grand reproducteur, « constitue la plus grande déception de ma vie ».

6. J. Neel, *Physician to the Geene Pool*, *op. cit.*, p. 134.

de l'humain dans sa particularité et adorateur de ce qui est spécifique, disparut progressivement et, *in fine*, de manière irrécupérable, dans la vision totalisante de Neel et ensuite de celle d'E. O. Wilson. Il devint, comme son homonyme l'avait été avant lui, la victime d'une conjecture.

Tout cela n'est pas exempt d'un certain pathos. On peut sympathiser avec la difficile situation de Chagnon, tentant à la fois de se conduire en anthropologue responsable et en « secrétaire intérimaire de Neel ». Ou, au moins, on aurait pu le faire s'il n'était pas, ainsi que ce fut ensuite le cas, devenu de plus en plus extrême dans ses conceptions, incroyablement rigide, agressif et prétentieux, alors que des critiques fusaient de toutes parts. Tous ceux qui l'interrogeaient sur lui-même, son travail ou son darwinisme social – c'est-à-dire presque tous ses collègues spécialistes de l'Amazonie – étaient traités de « marxistes », « menteurs », « anthropologues culturels de la gauche académique », « ayatollahs », « cœurs dégoulinants de politiquement correct », « pacifistes », « anthropologistes trouillards [de se confronter à l'Église] », « antiscientifiques, moralisateurs post-modernes », avocats des conceptions de la vie primitive du « bon sauvage ». Il se brouilla avec nombre de ses étudiants, dont Asch, et même, apparemment, avec Neel. À la fin, il prit une retraite anticipée à soixante-deux ans, chez lui, à Saint Helena au Michigan, rêvant de reconquête, de vengeance et de justification :

Cette maison ne peut être aperçue depuis la route car elle est cachée par les arbres ; c'est une retraite idéale pour qui recherche l'intimité. Mais Chagnon a fait d'un petit cabinet d'étude à côté de la porte d'entrée un véritable cabinet de guerre. Assis sous un portrait de Bonaparte, l'anthropologue a bataillé des semaines entières pour vaincre les allégations de Tierney, reprenant de vieilles notes et organisant le soutien d'anciens étudiants et de collègues sympathisants. E. O. Wilson appelle tous les deux jours. Richard Dawkins (auteur du *Gène égoïste*) et Steven Pinker (de *l'Instinct du langage*) l'ont publiquement soutenu. L'université de Santa Barbara et celle du Michigan alimentent toujours leurs sites web [...] réfutant point par point aux arguments de Tierney. « Je réfléchis à la possibilité de porter l'affaire en justice », dit Chagnon⁷.

Destin d'un ex-primitif

Pendant l'Occupation, André Gide publiait – et était autorisé à le faire parce qu'il était Gide – une série d'« interviews imaginaires » dans la presse, qui commentaient indirectement, à la manière des fables d'Esopé, des aspects variés de la littérature, de la politique et

7. John J. Miller, "The Fierce People", *National Review Online*, November 20, 2000.

de la culture. Dans l'une d'elles, il pose la question, alors fréquente, de la responsabilité des « intellectuels » dans la défaite française, et achève sur une parabole frappante. Une barque amarrée à une rive est déjà bien enfoncée dans l'eau. Y sautent tour à tour un gros homme politique, un lourd général drapé dans ses médailles, une énorme dame, un capitaliste pansu ; et la barque s'enfonce petit à petit à mesure qu'ils s'y installent, jusqu'à ce que l'eau arrive aux fargues. Saute ensuite dedans un curé très mince ; et le bateau coule alors. Les autres le montrent tous du doigt : « C'est lui le coupable ! Il est responsable du désastre ! »

Étant donné tout ce qui est arrivé aux Yanomamis durant les cinquante dernières années, leur rencontre avec les anthropologues et les critiques faites aux anthropologues, aussi difficiles à gérer parfois les unes que les autres, comptent sans doute comme un petit changement historique, de la taille d'un point sur une courbe. Ces vingt mille Indiens se sont trouvés pris au piège de la plus rapace des ruées vers l'or de ce siècle. Les forêts, qui ont façonné leur culture et protégé leur vie, ont été prises d'assaut par les intérêts des grands marchands de bois internationaux, apportant avec eux famine et malnutrition. Objet de campagnes intenses de conversions missionnaires, gouvernés par deux pays fortement hispanisants dont ils pouvaient au mieux attendre pitié et inattention, ils sont devenus ou sont sur le point de devenir purement et simplement une destination touristique. Ils ont dû subir d'autres épidémies que celle de la rougeole qui, si grave qu'elle puisse être, n'est l'affaire que d'une période donnée alors que la malaria, la tuberculose et autres problèmes respiratoires dont ils souffrent maintenant sont chroniques, affaiblissants, et les tuent à petit feu. Les taux de morbidité sont estimés à 35 %, la mortalité à 10 % et le taux de natalité est proche de zéro dans certaines régions.

En l'espace d'une petite génération, le peuple pour lequel tous ces ethnographes, sociobiologistes, militants des droits de l'homme et « journalistes engagés » se sont furieusement querellés est passé de « sans contacts avec la civilisation » à « mis en péril » et de « récemment entré en contact avec nous » à « sur le point d'être détruit ». Maintenant que leur valeur de population témoin soi-disant « naturelle », génétiquement comparable aux « populations ancestrales » – « la dernière tribu primitive importante [...] *qui soit sur toute la terre*⁸ » –, s'estompe ou disparaît, maintenant que les expériences qu'ils subirent ont cessé et que les expérimentateurs sont partis, quelle présence peuvent-ils conserver dans nos esprits ? Que seront-ils maintenant pour nous ? Quelle place dans le monde un « ex-primi-

8. Napoleon A. Chagnon, *Yanomamö: The Last Days of Eden*, Harcourt Brace Jovanovich, 1992, p. XIII (les italiques sont dans l'original).

tif » peut-il espérer occuper ? C'est difficile à dire et les précédents ne sont guère encourageants. Peut-être cette dame entreprenante de Floride tient-elle quelque chose. Un film ? Ce n'est pas impossible (Sean Penn dans le rôle de Napoleon Chagnon ? Jennifer Lopez dans celui de la maîtresse du président ?). Les échanges d'accusations en ligne semblent destinés à perdurer, occupant au moins les principaux intéressés pour quelques années peut-être. Quoi qu'il arrive aux Yanomamis dans ce que nous avons appelé le monde réel – « acculturation », « minorisation », paupérisation, migration vers les bidonvilles, ou ce que E. O. Wilson dans *l'imprimatur* d'un livre de Chagnon appelle avec désinvolture « un arrangement décent, à mi-chemin entre leur monde et le nôtre⁹ » –, leur place dans le cyberspace semble au moins assurée. Si on les cherche, on pourra toujours les trouver à l'aide d'un modem et d'un moteur de recherche : yanomami.com.

Clifford Geertz
Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Vanessa Nurock

9. N. A. Chagnon, *Yanomamö: the Last Days of Eden*, *op. cit.*, p. XI.